

phe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenans qui marchaient à pied. Il avait à ses côtés quatre évêques. Les magistrats le suivaient. On avait jonché les rues de fleurs. L'air retentissait du son des cloches et des divers instrumens de musique. Ces hommages achevèrent de tourner la tête d'un homme naturellement fier et borné. Il parla et agit en despote.

Avec du jugement et l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le désiraient. Le grand nombre aurait vu cet événement d'un œil indifférent, et les autres auraient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changèrent ces dispositions. Ceux mêmes dont les intérêts étaient le plus liés avec ceux du tyran soupiraient après un libérateur.

viii.  
Un vieux  
prêtre fait  
enfin finir  
l'effusion du  
sang espa-  
gnol.

Il arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gasca, prêtre avancé en âge, mais prudent, désintéressé, ferme, et surtout très-délié. Il n'amenait point de troupes; mais on lui avait confié des pouvoirs illimités. Le premier usage qu'il se permit d'en faire, ce fut de publier un pardon universel, sans distinction de personnes ou de crimes, et de révoquer les lois sévères qui avaient rendu l'administration précédente odieuse. Cette démarche seule lui donna la flotte et les provinces des montagnes. Si Pizarre, à qui l'amnistie avait été of-

ferte en particulier avec tous les témoignages d'une distinction marquée, eût consenti à l'accepter, comme les plus éclairés de ses partisans le lui conseillaient, les troubles se trouvaient finis. L'habitude du commandement ne lui permit pas de descendre à une condition privée, et il eut recours aux armes, dans l'espérance de perpétuer son rôle. Sans perdre un moment, il prit la route de Cuzco, où la Gasca rassemblait ses forces. Le 9 d'avril 1548, le combat s'engagea à quatre lieues de cette place, dans les plaines de Sacsahuana. Un des lieutenans du général rebelle, le voyant abandonné dès la première charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla, mais en vain, de se précipiter dans les bataillons ennemis, et d'y périr en Romain. Ce faible chef de parti aima mieux se rendre et porter sa tête sur un échafaud. On pendit autour de lui neuf ou dix de ses officiers. Une peine plus infamante fut prononcée contre Carvajal.

Ce confident de Pizarre, que toutes les relations accusent d'avoir massacré lui-même quatre cents hommes, d'avoir, par le ministère de ses bourreaux, immolé plus de mille Espagnols, et fait périr dans des travaux excessifs plus de vingt mille Indiens, fut un des hommes les plus étonnans dont l'histoire ait conservé le souvenir. Dans un temps où toutes les âmes étaient exaltées, il montra un courage auquel nul autre ne put être comparé. Il fut toujours fidèle à la faction qu'il

avait épousée, quoique l'usage de changer de drapeaux selon les circonstances fût généralement établi. Jamais on ne lui vit perdre la mémoire du plus léger service, et ceux qui l'avaient une fois obligé pouvaient lui manquer impunément. Sa cruauté était devenue proverbe; et dans ses plus atroces exécutions il ne perdait rien de sa gaité. Fortement enclin à la raillerie, avec une saillie on le désarmait, pendant qu'il insultait au cri de la douleur qui lui paraissait le cri de la lâcheté ou de la faiblesse. Ce cœur de fer se jouait de tout. Pour rien il ôtait, pour rien il conservait la vie, parce qu'à ses yeux la vie n'était rien. Sa passion pour le vin n'empêcha pas que la force extraordinaire de son corps, que la vigueur monstrueuse de son âme, ne se maintinssent jusque dans l'âge le plus avancé. Dans la dernière vieillesse, il était encore le premier soldat, il était le premier capitaine de l'armée. Sa mort fut conforme à sa vie. A quatre-vingt-quatre ans il fut écartelé, sans montrer aucun remords du passé, sans montrer aucune inquiétude sur l'avenir.

Telle fut la dernière scène d'une tragédie dont tous les actes avaient été sanglans. Les guerres civiles furent cruelles dans tous les pays et dans tous les siècles; mais au Pérou elles devaient avoir un caractère particulier de férocité. Ceux qui les suscitaient, ceux qui s'y engageaient étaient la plupart des aventuriers sans éducation et sans naissance. L'avarice qui les avait poussés dans le

Nouveau-Monde se joignit aux autres passions qui rendent les dissensions domestiques si durables et si violentes. Tous, tous sans exception ne voyaient dans le chef qu'ils avaient choisi qu'un compagnon de fortune dont l'influence devait se borner à diriger leurs traits. Aucun n'acceptait de solde. Comme le pillage et la confiscation devaient être le fruit de la victoire, il n'y avait jamais de quartier dans l'action. Après le combat, tout homme riche était exposé aux accusations; et il ne périssait guère moins de citoyens par les mains du bourreau que de soldats dans les batailles. La plus basse crapule, le luxe le plus extravagant avaient bientôt épuisé cet or acquis par tant de forfaits, et l'on se livrait de nouveau à tous les excès de la licence militaire, qui n'a point de frein.

Heureusement pour cette opulente partie de l'autre hémisphère, les plus séditieux des conquérans et de ceux qui suivaient leurs traces avaient misérablement péri dans les divers événemens qui l'avaient tant de fois bouleversée. Il n'avait guère survécu aux troubles que ceux qui avaient constamment préféré des occupations paisibles au fracas et aux dangers des grandes révolutions. Ce qui pouvait encore rester de commotion dans quelques esprits devait s'apaiser peu à peu comme l'agitation des vagues après une longue et furieuse tempête. Il en serait sans doute ainsi arrivé, si la carrière de Mendoza, successeur de la Gasca, n'eût été malheureusement terminée après quel-

ques mois d'une sage et vigilante administration. La mort prématurée de cet homme vertueux fit passer l'autorité à l'audience royale. Les juriscultes qui formaient ce tribunal, arrivés depuis peu d'Europe, tout-à-fait étrangers aux matières de gouvernement, passionnés pour ce qu'ils croyaient honorable à leur patrie, poussés peut-être par un principe d'humanité, voulurent faire exécuter à la rigueur des lois imprudemment portées, qu'on n'avait pas abrogées, et dont l'exécution n'avait été que suspendue.

Cette sévérité, qui réduisait les Espagnols à payer fort cher les sueurs des Indiens, jusqu'alors gratuitement obtenues, ranima un feu qu'on croyait éteint pour toujours. L'incendie commença dans la province de Charcas, où étaient les mines de Potosi, alors les plus abondantes de toutes, gagna rapidement Cuzco, et s'étendit avec le temps dans la plus grande partie du Pérou, parce que presque partout il se trouvait des colons qui avaient plus ou moins d'intérêt dans cette source inépuisable de richesses. Heureusement pour la cour de Madrid, Sébastien, Godinez, Giron, que le hasard plaça successivement à la tête des mécontents, n'avaient ni l'ascendant ni les talens des ambitieux qui pendant tant d'années avaient bouleversé cette belle partie du Nouveau-Monde. Aussi, après des événemens plus variés qu'on ne l'avait craint, les nouveaux chefs avec la plupart de leurs complices avaient-ils été massacrés par

les troupes royales, lorsqu'au mois de juillet 1555 Cañeté arriva à Lima.

Le nouveau vice-roi trouva la tranquillité rétablie; mais elle ne lui parut pas assise sur des fondemens solides. Pour lui donner une base inébranlable, il commença par livrer au bourreau ceux des officiers rebelles qui ne s'étaient soumis qu'au moment même où ils avaient vu les affaires de leur faction désespérées. Il ne fut plus permis à aucun Espagnol d'aller d'une ville à une autre ville, de passer d'une province à une autre province sans passe-port. On plaça sur toutes les routes des gardes chargés d'interroger les voyageurs et de visiter soigneusement leurs papiers. Des arsenaux qui ne pouvaient s'ouvrir que par autorité publique reçurent toutes les armes, toutes les munitions de guerre qui se trouvaient dans le pays. La vigilance s'étendit à tous les moyens qui pouvaient servir à prévenir ou à découvrir les conspirations. Ceux qui se permettaient le moindre murmure contre ces innovations étaient sévèrement châtiés dans le Pérou même, ou envoyés dans la métropole pour y subir les peines qu'il plairait au ministère de leur infliger.

Il ne restait plus à prendre des précautions que contre les Indiens. Manco-Capac, qui avait si long-temps causé des embarras et des ombres aux usurpateurs, venait d'être tué par un Espagnol dans une rixe occasionnée par le jeu; mais Sayri-Tapac, regardé par les Péruviens, de-

puis cette mort, comme leur légitime souverain, errait dans les montagnes. Il s'agissait de l'en tirer. Béatrix Corja, sa tante, offrit sa médiation, et réussit par ses intrigues à lui persuader de céder tous ses droits pour une modique pension, pour quelques terres de peu de valeur, pour un petit nombre de ses sujets qu'on attachait à son service. Le jeune prince ne survécut que trois ans à ce honteux marché, soit qu'il eût été sourdement miné par le désespoir de s'être rendu indigne de ses ancêtres, soit, comme il est plus vraisemblable, qu'il eût été empoisonné par ses tyrans.

Tolède, qui gouvernait alors le Pérou, commençait à peine à se réjouir d'un événement regardé comme décisif, qu'il fut averti que Tupac Amaru, frère aîné du malheureux qui venait de terminer sa déplorable carrière, se tenait caché dans des forêts éloignées, et qu'un grand nombre d'Indiens s'étaient ralliés autour de lui. Comme ce prince repoussa avec indignation les conditions dont son cadet avait bien voulu se contenter, on envoya des troupes pour le réduire. L'impossibilité où il se trouvait de leur résister, ou même de leur échapper, le décida à se remettre entre les mains de Loyola, commandant de cette armée. Le vice-roi ne l'eut pas plus tôt en son pouvoir qu'il lui fit faire son procès et couper la tête. Ce bourreau se félicitait peut-être de cet horrible attentat, lorsqu'en 1581 il fut rap-

pelé, dépouillé de ses biens, livré à ses remords, et confiné dans un cachot où il mourut. Par cet acte de sévérité Philippe second crut donner aux nations une opinion avantageuse de sa justice. Il se trompa. Son ambition et son caractère sanguinaire étaient trop connus pour qu'on ne pensât pas qu'au fond du cœur il se réjouissait d'une tragédie qui, en exterminant le dernier rejeton de la race des incas, consommait la conquête du Pérou.

Lorsque les Castellans s'étaient montrés pour la première fois dans cet empire, il avait plus de quinze cents milles de côte sur la mer du Sud, et dans sa profondeur il n'était borné que par les plus hautes des Andes. En moins d'un demi-siècle, ces hommes turbulents poussèrent à l'est leurs conquêtes, depuis Panama jusqu'à la rivière de la Plata, et à l'ouest, depuis le Chagre jusqu'à l'Orenoque. Quoique les nouvelles acquisitions fussent la plupart séparées du Pérou par des déserts affreux ou par des peuples qui défendaient opiniâtrément leur liberté, elles y furent toutes incorporées, et en reçurent la loi jusque dans les derniers temps. Nous allons parcourir celles qui ont conservé ou acquis quelque importance, et nous commencerons par le Darien.

Cette étroite langue de terre, qui joint l'Amérique méridionale avec la septentrionale, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes

ix.  
Notions sur  
le Darien.  
Cette contrée  
était-elle di-

gne de divi-  
ser les na-  
tions ?

assez solide pour résister à l'impulsion des deux océans opposés. Le pays est si aride, si pluvieux, si malsain, si rempli d'insectes, que les Espagnols n'auraient jamais vraisemblablement songé à s'y fixer, s'ils n'eussent trouvé à Portobello et à Panama des havres favorables pour établir une communication facile entre la mer Atlantique et la mer du Sud. Le reste de l'isthme les attira si peu, que les faibles établissemens qu'on y avait d'abord formés ne tardèrent pas à s'anéantir.

Cet abandon détermina, en 1698, douze cents Écossais à s'y rendre. La société unie pour cette entreprise se proposait de gagner la confiance du petit nombre de sauvages que le fer n'avait pas détruits, de leur mettre les armes à la main contre la nation dont ils avaient éprouvé la férocité, d'exploiter des mines qu'on croyait plus abondantes qu'elles ne le sont, de couper le passage aux galions par des croisières habilement dirigées, et de combiner assez heureusement ses forces avec celles de la Jamaïque pour prendre l'empire dans cette partie du Nouveau-Monde.

Un projet si menaçant déplut à la cour de Madrid, qui parut déterminée à confisquer les effets de tous les Anglais qui trafiquaient si utilement dans ses royaumes. Il déplut à Louis XIV, qui offrit à une puissance déjà trop affaiblie une escadre suffisante pour le faire échouer. Il déplut

aux Hollandais, qui craignirent que la nouvelle compagnie ne partageât un jour avec eux le commerce interlope dont ils étaient seuls en possession. Il déplut au ministère britannique même, qui prévit que l'Écosse, devenue riche, voudrait sortir de l'espèce de dépendance où sa pauvreté l'avait jusqu'alors réduite. Cette opposition violente et universelle détermina le roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avaient arrachée. Ce fut alors une nécessité d'évacuer l'île d'Or, où la nouvelle colonie avait été placée.

Mais la crainte seule qu'avaient eue les Espagnols de se voir un pareil voisin les détermina à s'occuper eux-mêmes d'une contrée qu'ils avaient jusqu'alors toujours dédaignée. Leurs missionnaires réussirent à former neuf ou dix bourgades, dont chacune contenait depuis cent cinquante jusqu'à deux cents sauvages. Soit inconstance dans les Indiens, soit dureté dans leurs conducteurs, ces établissemens naissans commencèrent à déchoir en 1716, et ne tardèrent pas à tomber entièrement.

La contrebande reprit alors sa première activité. Ses progrès pouvaient occasionner de nouveaux démêlés. Pour prévenir une guerre qui, quelle qu'en fut l'issue, devait entraîner de grands malheurs, la cour de Madrid ordonna des fortifications propres à intercepter toute communication entre les naturels du pays et les interlopes

étrangers. Malgré la résistance de quelques Indiens et avec le secours de quelques autres, on réussit en 1785, au nord et au sud de San-Blas, sur le port de Calédonia et sur celui du Port-au-Prince, à élever des ouvrages suffisans pour l'objet qu'on se proposait. Ces précautions ont rendu les Espagnols maîtres absolus du cours de la rivière de Cayman, par où s'écoulaient principalement les trésors du Choco et du Popayan.

x.  
Étendue,  
climat, sol,  
fortifications,  
port, popula-  
tion, mœurs,  
commerce  
de Cartha-  
gène.

La province de Carthagène est bornée à l'ouest par la rivière de Darien, et à l'est par celle de la Magdeleine. Elle a cinquante-trois lieues de côte et quatre-vingt-cinq dans l'intérieur des terres. Les montagnes arides et très-élevées qui occupent la plus grande partie de ce vaste espace sont séparées par des vallées larges, arrosées et fertiles. L'humidité et la chaleur excessives du climat empêchent à la vérité que les grains, les huiles, les vins, que les fruits de l'Europe n'y puissent prospérer; mais le riz, le manioc, le maïs, le cacao, le sucre, toutes les productions particulières à l'Amérique y sont fort communes. On n'y cultive cependant pour l'exportation que le coton, et encore a-t-il la laine si longue, est-il si difficile à travailler, qu'il n'est acheté qu'au plus vil prix dans nos marchés, qu'il est rebuté par la plupart des manufactures.

Bastidas fut le premier Européen qui, en 1502, se montra sur ces plages inconnues. La Cosa, Guerra, Ojeda, Vespuce, Oviédo, y abordèrent

après lui; mais les peuples que ces brigands se proposaient d'asservir leur opposèrent une telle résistance, qu'il leur fallut renoncer à tout projet d'établissement. Pedro de Heredia parut enfin en 1527 avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit et peupla Carthagène.

Des corsaires français pillèrent la nouvelle ville en 1544. Elle fut brûlée quarante et un ans après par le célèbre Drake. Pointis, un des amiraux de Louis XIV, la prit en 1697, mais en déshonorant par une cruelle rapacité des armes que son ambitieux maître voulait illustrer. Les Anglais se virent réduits, en 1741, à la honte d'en lever le siège, quoiqu'ils l'eussent formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombe, et assez de troupes de débarquement pour conquérir une grande partie de l'Amérique. La mésintelligence de Vernon et de Wentworth, les cabales qui divisaient le camp et la flotte, un défaut d'expérience dans la plupart des chefs et de soumission dans les subalternes, toutes ces causes se réunirent pour priver la nation de la gloire et des avantages qu'elle s'était promis d'un des plus brillans armemens qui fussent jamais sortis des rades britanniques.

Après tant de révolutions, Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'île de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas plus de trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulières. La nature